

TANGUY VIEL

**L'ABSOLUE
PERFECTION
DU CRIME**



L'ABSOLUE
PERFECTION
DU CRIME

DU MÊME AUTEUR



LE BLACK NOTE, *roman*, 1998

CINÉMA, *roman*, 1999

L'ABSOLUE PERFECTION DU CRIME, *roman*, 2001,
("double", n° 36)

INSOUPÇONNABLE, *roman*, 2006, ("double", n° 59)

PARIS-BREST, *roman*, 2009

LA DISPARITION DE JIM SULLIVAN, *roman*, 2013

TANGUY VIEL

L'ABSOLUE
PERFECTION
DU CRIME



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 2001/2006 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

à Philippe et Laurent

L'écran de télévision au-dessus du comptoir, relié à une caméra à l'extérieur pour qu'on voie qui entre, souvent par ennui ou réflexe je le regardais d'un œil lointain, et c'était à peine si la couleur des cheveux ou la peau de celui qui sonnait dehors, à peine si je les notais à travers l'écran. Mais ce jour de septembre, cette même télévision au programme unique de la rue, à travers cette même poisse enfumée et lourde et malodorante, le hasard a voulu que mon regard s'y fixât pour le voir arriver, lui, Marin, trois ans plus tard, le même.

Ce soir-là était un soir normal, tourbillon normal, ivresse normale, ombres, verres vides. Il n'y a pas eu un silence général, ni même une baisse du volume sonore, mais des mouvements d'yeux et de nuques, et les conversations ont continué. A voix basse à quelques tables peut-être on parlerait de lui, mais on chuchoterait.

On s'est observés un instant de nos quatre yeux fixes, nos silhouettes figées, puis on s'est embrassés. Trois ans, il a quand même dit, et tu n'es jamais venu me voir en prison. Il y a eu un silence. C'est que les gens comme toi, j'ai répondu, on n'a pas envie de les voir en cage. On s'est étreints à nouveau, deux cognacs simultanément posés devant nous, on a trinqué.

J'ai imaginé le goût de l'alcool dans sa bouche, la saveur à part qu'il en tirait quand même son verre vide il semblait l'honorer, et il levait la main vers le serveur, me demandait d'un clin d'œil si j'en reprenais un : toujours dire oui, pensais-je, ce soir-là spécialement, parce qu'on ne refuse rien à un homme qui sort de prison. Plusieurs fois il a passé son bras dans mon dos, posé sa main solide sur mon épaule, et il me souriait. Quand on aurait voulu discuter, on n'aurait pas

pu vraiment, tellement la musique forte, et mon tremblement intérieur.

Quelquefois Marin posait son verre sur le comptoir et il bloquait son cigare entre ses dents. Alors il me fixait, et il montrait avec ses doigts le chiffre trois, avec le pouce, l'index, le majeur, il signait les années, insistant, trois ans, acquiesçant d'un mouvement de tête, et ses yeux qui semblaient marquer la mesure, trois ans, ses sourcils qui se soulevaient pour dire le temps long, comme pour ajouter au sens, à la pesanteur chiffrée de ses doigts, et il me souriait encore, le cigare entre les dents, reprenant son verre, me tapotant l'épaule, puis balançait sa tête en arrière et fermait les yeux comme ça, soûl, fatigué, nerveux. Je pouvais lire sur ses lèvres l'articulation faite encore de ces mots : trois ans. Et il souriait toujours, et je le lui rendais, je forçais mes lèvres à s'étirer, qu'il n'en sache rien, de mes écarts intérieurs, de mes tourbillons, des spirales et des nœuds formés sous mon crâne, rien.

Deux trois cognacs encore avant d'y aller, avant qu'on sorte, et sans doute je savais ce qui se passerait dehors, sans doute je l'avais rêvé sans m'en souvenir, alors quand on est sortis plus tard, ce fut comme un rideau de fer qui serait

descendu du ciel, et pendant plusieurs minutes je suis resté étendu sur le sol.

Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire franchement, alors je me suis laissé frapper, je suis tombé à peine la première claque, plein visage je ne pouvais rien faire, l'insulter peut-être mais je ne suis pas fou, je me suis laissé frapper, c'est tout.

La lumière de la boîte, l'halogène qui dessinait comme un ring devant l'entrée, elle ne brillait plus depuis longtemps, et Marin s'est agenouillé près de moi, et il m'a dit dans le creux de l'oreille, il m'a dit que je lui avais manqué, et il continuait à me frapper dans les poumons, dans le ventre, que c'était dommage de ne pas rendre visite à sa famille de temps en temps, me tordait le bras dans le dos, qu'on allait oublier tout ça comme des vieux potes qu'on était, envoyé un coup de coude dans la mâchoire, parce qu'on avait des choses encore à faire ensemble, écrasant après ça son cigare sur le sol, à quelques centimètres de mes cheveux, puis partant, remontant les rues, jusqu'à disparaître dans la lumière de l'aube.

I

Avec les phares des voitures à cause de la pluie, l'affichette A VENDRE écrite au feutre noir et scotchée sur la vitre arrière, je me souviens, on la voyait dans le rétroviseur intérieur, et par transparence on la voyait dans le bon sens. Le rétroviseur, Marin l'avait acheté séparément, parce que ça venait des Etats-Unis, disait-il, et qu'il était gravé dessus, en anglais, que « les objets dans le miroir peuvent être plus près qu'ils n'apparaissent », et il disait que ça lui plaisait, cette phrase gravée sur le verre. Il voulait l'installer lui-même à peine on avait quitté le vendeur,

sur le parking déjà il voulait l'installer mais j'avais trouvé ça ridicule qu'on perde du temps ce matin-là, quand on avait cent mille choses à faire avant de rentrer. Alors il avait attendu le lendemain, le samedi, à cause de la visite hebdomadaire à l'oncle.

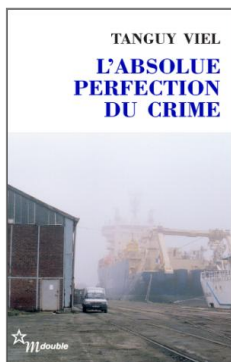
Pour aller chez l'oncle, au nord, quand on venait de chez Marin, au sud, on traversait le pont bien sûr, puis la ville bien sûr, et on longeait la mer après les boulevards. La route serpentait au-dessus des falaises, et par certains points de vue on se serait crus sur la grande corniche à Monaco, à cause des virages qui plongeaient vers la mer, et le précipice visible sous les roues. Je m'étais dit souvent qu'il valait mieux avoir une bonne bagnole sur ces routes. Mais pour ça elle roulait bien, la Mercedes de Marin.

Le lendemain donc, il avait vissé le rétroviseur au-dessus du pare-brise, puis il avait conduit comme ça, l'œil à moitié fixé sur le miroir, pour aller voir l'oncle étendu sur son lit, les lattes de bois qui supportaient son poids de vieillard, et les mains toujours jointes sur le ventre. Il y avait la tante à peine plus jeune que lui et qui lisait, on n'a jamais su ce qu'il y avait dans ce gros livre à couverture bordeaux, mais elle ne le fer-

mait, le livre, que lorsque Marin derrière elle lui tapotait l'épaule, à cause de la porte toujours ouverte qui échappait au contrôle, et seule l'épaule de la tante faisait office de porte. Marin, s'il ne s'était pas retenu, il aurait frappé dessus comme une brute. Mais son œil à elle, c'était comme un judas intraitable au milieu des rides, alors il se retenait.

Oublié très vite le rétroviseur quand il partait à raconter à l'oncle, à la tante, à Andrei, à moi, qu'il partait à raconter l'avancée des « travaux », selon son mot, « travaux », décrire tout cela qu'il avait accompli seul, aurait-on cru, comme si personne dans cette pièce n'avait entendu parler de lui, comme si un temps donné il avait agi sans nous, sans l'oncle, sans personne, et qu'il avait pris depuis longtemps la direction des opérations. En un sens, me suis-je dit depuis, en un sens c'était vrai.

Il n'y avait aucun lien de parenté à vrai dire avec l'oncle. Même ce surnom d'oncle il s'était perdu dans un temps trop ancien pour qu'on sache par qui il était venu, dans cette pièce avec l'unique fenêtre qui fermait si mal et claquait, alors on ne savait plus trop si le vent, ou la voix, ou plutôt si les gestes de chacun faisaient courant



Cette édition électronique du livre
L'Absolue Perfection du crime de Tanguy Viel
a été réalisée le 25 janvier 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707319449).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Photo : © Richard Aujard.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707326898